

Frédéric Plessis, poète et romancier. Sous la direction de YANN MORTELETTE. Presses Universitaires de Rennes, collection « Interférences », 2014. Un vol. de 206 p.

Né à Brest le 3 février 1851, Frédéric Plessis est mort à Paris le 29 janvier 1942. Les spécialistes du Parnasse le connaissent pour sa participation à la dixième livraison du deuxième *Parnasse contemporain*, au *Tombeau de Théophile Gautier* et au troisième *Parnasse contemporain* (17 poèmes en tout, 388 vers). Étant le plus jeune des nombreux auteurs de ces recueils collectifs plus ou moins mythiques, et sa longévité assez exceptionnelle l'ayant conduit jusqu'à la deuxième guerre mondiale, la périphrase classique pour le désigner était depuis Maurice Souriau « le cadet du Parnasse » (*Histoire du Parnasse*, Spes, 1929, p. 446). Depuis le soixante-dixième anniversaire de sa mort, célébré à Brest le 1^{er} juin 2012 sous la houlette de Yann Mortelette par un colloque dont ce livre recueille les actes, il ne faut plus penser « cadet du Parnasse », mais plutôt « poète et romancier brestois » (sous-titre du colloque), réduit à un simple « poète et romancier » pour la publication rennaise – ce qui a pour inconvénient d'être banal et réducteur comme le texte d'une plaque de rue, mais pour avantage de rappeler quelques romans dont Henry Bordeaux affirme qu'ils représentent la meilleure part de l'œuvre de Plessis, jugement que la lecture de ce volume est toutefois loin de corroborer. À côté du poète et du romancier, il faut encore ajouter le « professeur », car Frédéric Plessis, modèle du M. Bergeret d'Anatole France dans son *Histoire contemporaine*, a été maître de conférences à Poitiers, à Caen, à Bordeaux, à Lyon, puis à l'École normale supérieure, avant de finir sa carrière professeur-adjoint à la Sorbonne – un trajet sans faute, ou presque, du moins à l'ancienne manière, parsemé de publications savantes sur la littérature antique et surtout latine (Properce, Horace, Virgile, etc.). Il méritait bien à tous ces titres d'être célébré à l'université, qui l'avait complètement négligé jusque-là.

Spécialiste de José-Maria de Heredia et du Parnasse, professeur à l'université de Brest, Yann Mortelette avait toutes les qualités pour mener ce projet à bien. Auteur de la belle préface, d'un article synthétique (« Frédéric Plessis et le Parnasse ») et de la rédaction de la dernière communication du très regretté Michael Pakenham dans la première partie, éditeur de toute la troisième partie qui présente des documents inédits (une préface à un recueil de vers inédit de 1879, tout ce qui a pu être retrouvé de la correspondance de Plessis avec Heredia, plusieurs pages de notes pour une conférence sur Leconte de Lisle), le moins que l'on puisse dire est qu'il s'y est investi et qu'il a réussi. Intermédiaire donc entre des actes de colloque et une monographie, ce beau volume est servi par une maquette à la hauteur de son contenu : la couverture, tirée d'un remarquable portrait de Frédéric Plessis peint par sa fille Charlotte, un peu à la manière de l'école de Pont-Aven, est magnifique, et le livre compte aussi un précieux cahier d'illustrations de 16 p. où les reproductions de manuscrits et de tableaux voisinent avec des photographies et autres documents d'époque. La bibliographie est précise (notamment pour la publication des romans dans la presse) ; un index nominum complète le tout. Un article quasiment liminaire de Maëlle Venneuguès présente le très important fonds Frédéric Plessis de la bibliothèque municipale de Brest, dont le catalogue de 808 p. est *a priori* accessible en ligne. Les autres fonds repérés en France étant aussi relevés, tous les éléments sont maintenant réunis pour des travaux futurs.

Les œuvres poétiques complètes de Frédéric Plessis vont de *La Lampe d'argile*, en 1887, aux deux éditions de *La Couronne de lierre* (1922 et 1937), en passant par *Vesper* (1897) et *Gallica* (1904) – recueil dont l'histoire ne dit pas s'il a inspiré quatre-vingt-treize ans plus tard le nom du moteur de recherche de la Bibliothèque nationale de France. Edgard Pich étudie statistiquement leur métrique et montre ainsi la régularité qui les caractérise : le quatrain d'alexandrins est la forme majoritaire, et l'impair est banni. Il est vrai que Plessis avait assez peu de considération pour celui qui faisait en impair sa sortie de l'école (parnassienne), soit « cet abruti de Verlaine dont on a fait ensuite un maître » (Frédéric Plessis à Auguste

Dupouy, 8 mars 1904), ce qui n'empêcha pas une justice immanente de lui attribuer en 1939 le prix Paul Verlaine de l'Académie française... Marie-France de Palacio se concentre sur l'une des dimensions les plus intéressantes de son œuvre : sa traduction dans *Gallica*, en alexandrins à rimes plates, de quelques célèbres épitaphes latines. Leur réussite est incontestable, même si le choix de ces épitaphes, pas du tout celles qui fascinaient les poètes fin de siècle, est révélateur : l'antiquité de Frédéric Plessis se situe à mille lieues de celle de ses quasi contemporains Jean Richepin ou Pierre Louÿs.

La correspondance représente une bonne partie du fonds Plessis de Brest, et de ce que l'on peut aussi trouver ailleurs. Pas moins de quatre communications lui sont consacrées. La longue lettre de Plessis à Anatole France qu'avait présentée Michael Pakenham est pleine d'intérêt : écrite de Binic le 20 juin 1871 à la lecture du deuxième *Parnasse contemporain*, elle méritait bien d'être comparée à celle de Rimbaud à Paul Demeny du 15 mai. Jean-Luc Steinmetz s'arrête quant à lui sur l'unique lettre conservée de Plessis à Mallarmé, à la date du 26 août 1873. Elle lui permet de reconstituer une improbable « rencontre sans lendemain », vraie leçon d'histoire littéraire et biographique. Les communications de Jean Balcou et de Jean-Pierre Dupouy ne s'appuient pas sur une seule lettre mais sur toute une correspondance : les échanges entre Frédéric Plessis, Anatole France et Jean Psichari pour le premier ; la longue relation épistolaire entre Frédéric Plessis et son jeune disciple et ami Auguste Dupouy pour le second (son petit-fils). Elles permettent d'avoir une vue plus générale de l'évolution politique de Plessis : plutôt républicain au début de sa carrière, dans la mouvance de son maître Anatole France, il est passé comme François Coppée à la Ligue de la patrie française en 1898 puis n'a plus quitté le milieu de l'Action française. Ses lettres à Auguste Dupouy montrent toutefois que si son engagement politique correspond à ses valeurs littéraires (« le culte de "la Règle" »), il n'est pas dogmatique pour autant.

Trois présentations de romans complètent ce panorama. Le premier, *Angèle de Blindes* (1897), semble à tous les points de vue (biographique et littéraire) le plus intéressant. Jean-Louis Meunier le situe entre *La Princesse de Clèves* et *Henriette* de François Coppée – le spectre est large, et le propos élogieux. Alain-Gabriel Monod exécute tout au contraire le deuxième roman, *Le Mariage de Léonie* (1897 aussi), à partir de sa représentation de la femme – vision que Yann Mortelette dans sa préface s'attache sinon à corriger, du moins à atténuer, en ajoutant notamment une botte biographique secrète : la dédicataire de ce roman, Mlle Mary Breen, elle-même romancière, aurait eu une liaison avec Frédéric Plessis. « Que se disaient donc Frédéric Plessis et Mary Breen sous couvert de leurs romans "Pour les jeunes filles" ? » *That is the question...* D'autant que Yann Mortelette a aussi mis en évidence le lien biographique entre l'intérêt de Frédéric Plessis pour les théories parnassiennes et sa passion malheureuse pour une certaine Amélie Mélot – nom authentique que Rimbaud lui-même n'aurait pas osé inventer. Du reste, il épousa finalement Berthe Le Carpentier, qui le ramena vers un lyrisme beaucoup moins désespéré, une famille nombreuse, et de saines écritures pour les colonnes de *L'Action française*. C'est le cas de *Caroline Gévrot* (1923), roman historique étudié par Marie Flament, notamment dans ses rapports avec un ouvrage de G. Lenotre sur la chouannerie.

Si la réédition des œuvres romanesques complètes de Frédéric Plessis n'est sans doute pas pour demain, il n'en reste pas moins que ce volume fera date dans sa vie posthume. Déjà, la réédition de ses lettres à Anatole France est annoncée (éd. Yann Mortelette et Maëlle Venneuguès, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux », s. d.). Sa poésie n'est certes pas révolutionnaire, mais elle compte de belles réussites à redécouvrir, même si Jean-Luc Steinmetz lui assigne avec quelque semblant de raison, au début de sa communication, des vertus essentiellement indirectes : « La littérature n'est pas uniquement marquée de figures extraordinaires, et c'est la présence de celles-ci qui

permet de voir à quel point l'ordinaire est nécessaire pour que l'on mesure mieux ce qui s'en détache avec éclat. »

JEAN-MARC HOVASSE